

L'agressivité est une des différences entre les sexes les plus importantes et les plus fiables. Partout dans le monde, et à tous les âges, les hommes sont plus enclins que les femmes à frapper, à utiliser une arme, ou simplement à hurler et à jurer contre les gens de leur entourage. Les statistiques des homicides de trente et un pays révèlent que près de 90 pour cent des individus arrêtés pour meurtre sont des hommes. La guerre est une activité exclusivement masculine dans de nombreuses cultures ; même dans les armées modernes, les femmes ne sont presque jamais en première ligne au combat.

La différence est moins spectaculaire, mais tout aussi réelle, dans la vie de tous les jours. Les psychologues ont observé l'agressivité des hommes et des femmes dans des centaines d'études qui vont du simple questionnaire sur les sentiments négatifs et la notion d'hostilité, jusqu'à certaines expériences étonnantes : on a testé, par exemple, la volonté des sujets à faire subir une électrocution à une tierce personne (l'électrocution n'était pas réelle, mais les sujets l'ignoraient). Les chercheurs ont aussi analysé de vrais actes d'agressivité admis par les sujets eux-mêmes ou décrits par leurs familles et leurs proches. Détail important, tous ces travaux ont révélé que le *seuil* de la colère est à peu près le même chez les hommes et les femmes. Ce qui distingue les

deux sexes, c'est plutôt leur façon de réagir aux sentiments négatifs : les hommes agressent, les femmes refoulent.

Globalement, c'est-à-dire en rassemblant les différentes formes d'agressivité verbale et physique, la différence entre les sexes est modérée – avec une valeur *d* de 0,42 à 0,63, qui signifie que l'homme moyen est plus agressif qu'environ 70 pour cent des femmes. La différence est beaucoup plus importante, par contre, quand on regarde l'agressivité physique seule : la valeur *d* atteint alors 0,8 ou 0,9 si ce sont les personnes de l'entourage de l'agresseur (et non l'agresseur lui-même) qui signalent le comportement agressif. Une telle valeur *d* signifie que seulement 20 pour cent des femmes risquent davantage que l'homme moyen de frapper ou d'agresser une autre personne. De ce point de vue, le stéréotype de l'agressivité considérée comme une caractéristique masculine est pour ainsi dire avéré.

L'agressivité *verbale* est elle aussi plus courante chez les hommes – même si la différence entre les sexes n'est ici pas aussi importante. Les femmes ont beau avoir de meilleures aptitudes verbales que les hommes, en général elles ne se hurlent pas à la tête les unes des autres et elles n'invectivent pas leur entourage (mais il y a des exceptions, comme mon ancienne voisine qui m'insulta copieusement, un jour, quand je lui demandai d'éviter d'utiliser sa tondeuse le dimanche de très bonne heure).

En matière d'agressivité, les différences entre les sexes apparaissent dès l'âge de deux ans. Nous avons déjà vu que les bagarres, les chamailleries et les combats ludiques sont plus courants chez les garçons que chez les filles dès le plus jeune âge (chapitre 3). C'est aussi le cas chez de nombreux autres mammifères. Tous ces jeux ne sont *pas* motivés par l'agressivité – c'est un fait important que les parents doivent garder à l'esprit. (Au contraire, il est aujourd'hui prouvé qu'ils favorisent les aptitudes interpersonnelles.) Cependant, le goût des garçons pour les interactions physiques intenses signifie qu'un garçon réellement agressif aura sans doute davantage recours aux coups de poing hostiles qu'une fille agressive.

La différence entre les sexes s'accroît graduellement au cours de l'enfance, pour atteindre son plus haut degré au début de l'âge adulte. Les garçons ne deviennent pas tout à coup agressifs avec la puberté. Et ils ne le restent pas arrivés à l'âge adulte. À vrai dire, l'écart entre les sexes décline spectaculairement après l'âge de trente ans – et il est alors bientôt plus réduit que l'écart qui existe entre petits garçons et petites filles. Il faut donc du temps, mais la plupart des garçons finissent par apprendre que l'agressivité ne paie pas... et par devenir les hommes gentils et pondérés que nous nous efforçons d'éduquer.

L'agressivité masculine n'est pas pour autant limitée au royaume physique. Comme de nombreux autres primates, nous sommes une espèce sociale, avec une hiérarchie et des statuts qui comptent davantage, pour trouver une partenaire sexuelle, que la capacité à assommer ses concurrents. Dans la société moderne, les

---

\* Comme nous l'avons vu au dernier chapitre, les hommes ont peut-être des aptitudes visuo-spatiales supérieures à celles des femmes (par exemple pour la rotation mentale et la poursuite visuelle) parce que la capacité à chasser a été autrefois favorisée par la sélection sexuelle. Mais les études sur diverses espèces animales ne confirment guère cette hypothèse.

hommes rivalisent plus par la fortune, la réussite professionnelle et les voitures de luxe qu'il ne le font avec leurs muscles ou dans les bagarres de bars. Et leur agressivité est plus souvent verbale que physique – tout le monde connaît l'art de parler mieux que les autres, notamment par des remarques moqueuses et humoristiques, qui peut modifier les statuts relatifs des uns et des autres dans une équipe ou dans un organigramme.

La même soif de conquête sur autrui se voit parmi les petits garçons dont les groupes de jeu tendent à être plus importants et plus hiérarchiquement structurés que ceux des filles. Jouer, pour un garçon, c'est avoir l'occasion de tester son pouvoir, de se frotter à ses pairs pour mesurer sa propre valeur et celle des autres. Le processus commence dès l'âge de trois ans, à une période où les garçons se montrent plus aptes que les filles à avoir de l'influence sur les enfants des deux sexes. Les filles, en général, sont capables d'influencer uniquement les autres filles. Et comme elles se sentent bientôt impuissantes avec leurs compagnons de jeux masculins, elles s'en éloignent pour former ensemble des plus petites unités (de deux ou trois filles) dans lesquelles elles évitent souvent scrupuleusement d'avoir l'air de chercher à l'emporter les unes sur les autres.

### La testostérone et la neurochimie de l'agressivité

Quand on parle de l'agressivité, on ne tarde jamais à évoquer la célèbre Madame T. S'il n'est guère prouvé que la testostérone joue le moindre rôle dans les autres différences entre les sexes (les aptitudes spatiales ou verbales, par exemple), voici enfin un domaine où elle a assurément de l'influence. La testostérone est connue pour augmenter le comportement agressif quand elle est donnée à des rats et des souris. Elle est aussi clairement liée à l'agressivité chez l'homme – même si elle n'agit pas sur notre espèce aussi simplement que sur les rongeurs, et même si le « roïd rage », comme on appelle le phénomène des crises de violence masculines provoquées par les stéroïdes anabolisants, ne lui est pas imputable.

Souvenez-vous que la testostérone connaît deux poussées distinctes au cours de la vie des garçons. La première avant la naissance, lorsque l'hormone crée littéralement le corps masculin (avec la participation d'autres androgènes) en dissolvant les organes potentiellement féminins de l'embryon et en stimulant l'apparition du pénis, du scrotum et de la tuyauterie interne de l'appareil génital. Cette poussée prénatale masculinise également le cerveau – nous le supposons, en tout cas, d'après les études de filles atteintes de l'HCS. Vu le lien qui existe entre la testostérone prénatale et les jeux violents dans de nombreuses espèces animales, il est généralement accepté que cette poussée précoce, connue sous le nom de phase d'organisation, est un facteur important de la propension ultérieure des mâles à se montrer physiquement agressifs. Les recherches les plus récentes sur les rapports de longueur des doigts de la main confirment cette influence. Comme je l'ai expliqué au chapitre 1, le rapport entre la longueur de l'index et celle de l'annulaire serait un bon indicateur des niveaux de testostérone prénatale – et il a été observé, donc, qu'il est corrélé à l'agressivité chez les deux sexes.

Quand ils pensent à l'agressivité, cependant, la plupart des gens y associent la testostérone qui surgit dans les veines des garçons à partir de la puberté. C'est la phase d'activation de l'hormone. Cependant, si la testostérone est essentielle pour toutes les manifestations extérieures de la maturation masculine (brusque développement corporel, agrandissement du scrotum et du pénis, mue de la voix, croissance des poils du visage, des aisselles et du pubis), elle ne transforme pas nos garçons en guerriers effrénés.

En matière d'agressivité physique, comme nous l'avons vu, la différence entre les sexes apparaît bien avant la puberté. Après sa poussée initiale (qui va du premier trimestre in utero jusqu'à quelques mois après la naissance), la testostérone des garçons redescend à un niveau à peine différenciable de celui des filles – tandis que leur *agressivité* reste nettement plus importante. Quand la testostérone s'élève à nouveau, et de manière très spectaculaire, pendant la puberté, les garçons ne deviennent pas significativement plus agressifs – c'est la conclusion d'une analyse de nombreuses études réalisée par le psychologue britannique John

Archer. Même si certains travaux peuvent laisser supposer que les hommes qui ont des niveaux de testostérone constitutionnellement élevés ont davantage tendance à essayer de dominer les autres, les chercheurs confirment de plus en plus souvent, aujourd'hui, que la testostérone fonctionne en fait dans l'autre sens chez les adultes : elle est davantage la *conséquence* de la compétition entre les hommes, et de leur agressivité, qu'elle en est la cause.

Cette nouvelle théorie, qu'on appelle l'*hypothèse du défi*, est basée sur de nombreuses études de poissons, d'oiseaux, de lézards, ainsi que de singes et de plusieurs autres mammifères – dont l'homme. Dans presque tous les cas, les scientifiques découvrent que les niveaux de testostérone des mâles augmentent *après* une confrontation avec un adversaire ou à la suite d'une provocation.

Chez les hommes, ces flambées de testostérone ont été mesurées pendant toutes sortes de compétitions – physiques ou intellectuelles : de tennis, de football, de judo, de lutte, ainsi que d'échecs et de maths. Mais la compétition proprement dite n'est même pas nécessaire pour élever la testostérone sanguine de l'agresseur : une insulte bien sentie à l'encontre d'un autre homme suffit pour obtenir ce résultat. Les hommes n'ont pas non plus besoin d'être directement en compétition les uns contre les autres : les niveaux de testostérone s'élèvent chez ceux qui ne font que *regarder* leur équipe préférée jouer un match lors de la Coupe du monde de foot ou pendant le « Final Four » du championnat de basket interuniversitaire américain. Quelle que soit la nature du défi, les niveaux de testostérone des hommes grimpent d'abord dans l'anticipation de l'événement (et les préparent à l'affrontement), et puis grimpent encore plus s'ils gagnent.

L'essentiel, ici, c'est que les niveaux de testostérone augmentent quand les hommes sont en situation de prendre l'ascendant sur autrui. En outre, et c'est très important, cette élévation hormonale lors d'une compétition sportive ou au moment de décrocher un emploi valorisé se produit chez les femmes autant que chez les hommes – même si le niveau de base de la testostérone, chez les premières, n'est qu'une fraction de celui des seconds.

Ainsi, la testostérone en circulation dans le sang des hommes est clairement un facteur de leur plus grande agressivité (et compétitivité). Mais il n'y a pas de simple relation de cause à effet entre l'hormone et l'agressivité. L'exposition prénatale à la testostérone semble préparer les garçons à avoir un plus grand appétit que les filles pour les affrontements physiques, mais garçons et filles, au sortir de la petite enfance, exploitent globalement les mêmes circuits hormonaux pour rivaliser et établir leur domination sur leurs pairs – qu'ils soient en train de courir sur le terrain de football ou qu'elles soient en train de murmurer quelque chose à l'oreille d'une amie à la cantine de l'école.

En outre, la testostérone n'est pas la seule molécule neurochimique impliquée dans l'agressivité. Il est prouvé, aujourd'hui, que le neurotransmetteur sérotonine est un meilleur marqueur de l'agressivité et de la violence d'un individu que la testostérone. Cela peut paraître ironique, mais les bas niveaux de sérotonine sanguine, chez l'être humain, sont liés à l'agressivité violente autant qu'à la dépression clinique. Bien qu'apparemment très opposées, ces deux réactions ne sont peut-être que l'expression de ce que la société autorise aux hommes et aux femmes pour affronter la perte de leur amour-propre ou les événements pénibles de leur existence.

Et puis il y a aussi certaines hormones fascinantes dont on savait depuis longtemps qu'elles jouaient un rôle dans les comportements maternels, mais dont on découvre de plus en plus qu'elles tempèrent aussi l'agressivité des mâles. L'une d'elles est la prolactine, l'hormone à effet lactogénique dont le niveau s'élève brusquement chez les femmes après un accouchement. Vous serez peut-être surpris d'apprendre que la prolactine envahit aussi le corps des hommes quand ils deviennent pères, et que ce changement est corrélié à leur sensibilité croissante aux pleurs des bébés. Deux autres hormones, l'ocytocine et la vasopressine, contribuent également de façon importante à diminuer l'agressivité. L'ocytocine est surtout connue pour déclencher l'accouchement et la lactation, mais on sait maintenant qu'elle joue aussi un rôle crucial dans l'attachement et l'affection entre les individus chez de nombreux mammifères sociaux, dont l'être humain – voilà pourquoi on la surnomme « hor-

« mone de l'amour ». Dans une étude récente, la capacité des hommes à discerner diverses émotions sur des visages inconnus s'est améliorée – voyez-vous ça ! – après qu'ils ont sniffé de l'ocytocine. Chez les hommes, cependant, c'est plutôt la vasopressine, une hormone proche de l'ocytocine, qui favorise l'attachement et la propension à prendre soin des enfants. Enfin, il est connu que la testostérone diminue chez les hommes quand ils deviennent pères, une observation qui a été répliquée dans de nombreuses cultures.

● L'agressivité et l'attachement sont deux manifestations émotionnelles radicalement opposées. Il n'est donc pas étonnant que les hommes puissent se défaire de leurs tendances agressives (et des hormones qui les accompagnent) quand ils se marient et procréent. En outre, s'il est clair que la testostérone est un facteur de l'agressivité des mâles dans de nombreuses espèces, les tendances agressives sont beaucoup plus « souples » chez l'homme que chez les animaux. Les hommes ne sont pas les esclaves de leur stéroïdes. Et à l'inverse, les femmes ne sont pas à l'abri de pulsions agressives bien à elles, favorisées par des circuits hormonaux similaires à ceux des hommes.

